

# BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice

**SOMMAIRE** — La Fête prochaine de Sa Sainteté le Pape Léon XIII — Une mère et un fils qui prient pour le Pape — Grâces obtenues par l'intercession de Marie Auxiliatrice — Lettre du Brésil — Procès-Verbal de l'érection de la statue de Pie IX — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

Dieu même et lui jurer une guerre ouverte, comme jadis Lucifer et les anges rebelles. Il y a peu de temps la douleur du Pontife lui arrachait cette plainte : « Il est des hommes élevés dans la haine de la religion et que l'on a laissé prévaloir pour toutes les témérités et les plus sacrilèges audaces. Nous ne cessons d'être témoins de leurs tristes exploits. Il est des journaux qui répandent largement et impunément l'impiété, jettent le blasphème et la malédiction sur les choses les plus saintes, dirigent contre la Divinité même leurs outrages et leurs offenses et, chose horrible à dire, font des hymnes à Satan. »

En effet, dans plusieurs endroits, se sont déjà formées ou sont en voie de formation des associations diaboliques dont le but est de détruire le règne de Jésus-Christ et d'y substituer celui de Satan. Les affiliés ne savent pas rougir; ils se montrent fiers de porter sur leur bannière la figure du diable ils lui chantent des hymnes, le saluent, se font gloire de se mettre dans les rangs des damnés et crient : *Vive l'Enfer*.

La bataille déjà livrée dans le ciel par Satan et ses satellites s'engage donc de nouveau avec un redoublement de fureur. Précipités par l'Archange S. Michel au cri de : Qui est semblable à Dieu? ils ont transporté leur camp sur la terre, ils ont augmenté leurs lignes en recrutant de misérables mortels et en soufflant dans leurs poitrines la haine et l'envie; ils croient maintenant pouvoir établir au milieu de nous leur empire. Il faut que

## LA FÊTE PROCHAINE DE SA SAINTÉTÉ LE PAPE LÉON XIII.

Depuis cinq ans nous avons le plaisir d'exhorter à pareille époque nos Coopérateurs et Coopératrices à donner des témoignages tout particuliers de vénération et d'amour au Vicaire actuel de Jésus-Christ, à l'occasion de la fête de S. Joachim, dont il a reçu le nom au baptême. Nous avons eu toujours soin de conseiller de bonnes œuvres spéciales à faire pour ce jour afin d'obtenir pour Sa Sainteté lumière et force en ces temps si tristes, et nous savons que nos recommandations ont été accueillies avec empressement et observées avec zèle.

Mais le calice d'amertume ne s'est pas encore éloigné des lèvres du Saint-Père et peut-être, comme le Divin Maître, devrait-il le boire jusqu'à la lie. Le Pape voit toujours l'église opprimée en diverses parties du monde, il voit croître de jour en jour le nombre et l'audace des ennemis de la croix, il les voit s'oublier jusqu'à défier

les fils de Dieu et de l'Eglise, sous la conduite du Vicaire de Jésus-Christ, attaquent courageusement ces nouveaux fils du démon et les dispersent ; qu'ils les empêchent au moins de faire dans le monde des âmes de plus grandes ruines et un plus grand carnage. Le S. Père nous y exhorte par ces chaleureuses paroles « à la vue d'un tableau si triste il est impossible à un catholique de rester dans l'indifférence. Il faut de toute nécessité que tous ceux qui aiment sincèrement la religion et le Saint Siège Apostolique se montrent plus que jamais ouvertement ce qu'ils sont. Les fauteurs de l'impiété attaquent à visage découvert, il convient aux catholiques de se défendre à visage découvert, en se faisant les intrépides soutiens de leur foi et montrant qu'ils n'entendent la sacrifier pour quoi que ce soit au monde. Cela coûte, il est vrai ; mais rappelez-vous, bien-aimés fils, que dans les époques les plus funestes pour l'Eglise, la conservation de la foi a été le fruit de généreux sacrifices, de luttes soutenues avec un courage vraiment chrétien. » (Discours du 13 juillet 1882).

Pour seconder les efforts du Saint Père et adoucir ses douleurs, nous recommandons à nos Coopérateurs et Coopératrices de faire de ferventes prières pour lui le 20 août courant, fête du glorieux patriarche S. Joachim.

Comme ce jour se trouve être un dimanche, il sera facile à chacun de s'approcher de la Sainte Table, ou tout au moins, d'entendre une messe de plus et d'offrir à cette noble intention son assistance aux saints offices. Mais rappelons-nous que l'action doit être jointe à la prière. Les ennemis ne se contentent pas d'adresser au démon des salutations et des cantiques, mais ils travaillent et combattent pour sa cause.

Prenez donc nous aussi, dans cet heureux jour, la ferme résolution de nous montrer ouvertement dans les rangs des vrais fils du Pape et de conserver intacte en nos cœurs, comme il nous exhorte à le faire, la foi catholique. Mais ce n'est pas encore assez, le bon soldat combat non seulement pour se défendre lui-même, mais encore pour défendre ses concitoyens, surtout son Chef et son Père. Telle est bien notre tâche ; écoutez donc une humble proposition.

Faisons bien connaître dans nos familles la douloureuse position dans laquelle se trouve aujourd'hui le Pontife Romain afin que grands et petits, hommes et femmes, adultes et enfants, maîtres et serviteurs, parents et

enfants soient touchés de ses afflictions présentes et s'affectionnent encore plus à sa vénérable personne ; afin qu'ils aient de l'horreur et du dédain pour la conduite de ses ennemis, comme tout bon chrétien ne cesse d'en ressentir à la vue des tristes déportements des ennemis de Jésus-Christ ; afin qu'ils apprennent à apprécier à leur juste valeur les cris de la place publique, les calomnies effrontées des sectaires et des écrivains vendus ; afin qu'en nous tous et en tous les nôtres se réveille un noble courage, une généreuse ardeur de défendre l'Eglise et son Chef visible, aujourd'hui plus particulièrement en butte aux attaques de l'ennemi.

Un moyen facile à employer et des plus efficaces pour atteindre ce résultat serait de suivre l'exemple de religion et de piété donné par la comtesse Mastai-Ferretti mère de l'immortel Pontife Pie IX. Cette illustre et noble Dame faisait chaque jour, matin et soir réciter par son cher petit enfant, qui devait devenir un si grand Pape, un *Pater* et un *Ave* pour les besoins de Pie VI, alors victime de la démagogie. Que les pères et mères, que les chefs de chaque famille chrétienne en fassent autant, avec leurs enfants et leurs serviteurs pour Léon XIII, aujourd'hui si gêné dans l'exercice de son autorité suprême ; et qu'ils continuent cette pieuse pratique jusqu'au jour, où sur la tombe du premier Pape, il pourra entonner l'hymne de la victoire sur les ennemis de Dieu et de la religion catholique.

Chers Coopérateurs et chères Coopératrices, daignez accueillir avec empressement cette proposition et en répandre la pratique avec toute l'ardeur et tout le zèle dont vous êtes capables.

Ce sera là le bouquet que nous présenterons au Pape, cette année, pour le jour de sa fête. Puisse cet hommage filial le reconforter et appeler sur nous et sur nos familles l'abondance des célestes bénédictions.



#### UNE MÈRE ET UN FILS QUI PRIENT POUR LE PAPE.

Pour couronner l'article qui précède, nous rapportons ici un fait bien touchant de la vie de Pie IX.

L'an 1799 touchant à sa fin et le jeune Mastai-Ferretti qui fut ensuite Pie IX étant dans la 8<sup>e</sup> an-

née de son âge, la comtesse Mastai-Ferretti, comme une mère vraiment chrétienne, s'étudiait avant tout à instiller dans le cœur de son petit enfant une vraie et solide piété. Elle ne manquait pas de lui faire réciter chaque jour avec elle les prières du matin et du soir. Fille obéissante de l'Eglise Romaine, elle avait enseigné à son fils dès ses premières années, avec le nom de son père et ceux de Jésus et de Marie, le nom du Souverain Pontife qui possédait alors le glorieux héritage de l'apôtre S. Pierre. Pie VI d'heureuse mémoire était assis sur le trône Pontifical et, par suite de l'inébranlable fermeté dont il avait fait preuve pour la défense des privilèges du Saint Siège et pour celle de la liberté de l'Eglise, ce saint Pontife était en proie aux plus amères vexations de la part des hommes impies qui possédaient alors le pouvoir souverain.

Pénétrée jusqu'au fond de son âme des douleurs qui abreuyaient le cœur du Père commun des fidèles, émue des périls qui le menaçaient, la comtesse Ferretti voulut joindre aux prières accoutumées du matin et du soir de son jeune Jean-Marie, un *Pater* et un *Ave Maria*. La pieuse comtesse avait bien compris que de tous les cœurs catholiques devaient s'élever vers le ciel des prières pour le Souverain Pontife. « Mon cher fils, dit-elle au jeune Jean-Marie, la première fois qu'elle l'invita à cette bonne œuvre, de grands malheurs menacent notre Souverain Pontife Pie VI, il se trouve dans la plus grande détresse. Tu prieras Dieu avec moi afin qu'il daigne adoucir les douleurs du Saint-Père et éloigner de lui tout péril. » « Oh, oui, répondit l'enfant, je prierai avec vous pour le Saint-Père et je vous le promets, ma prière sera des meilleures et de tout mon cœur. » Et après avoir fait cette promesse, le jeune Mastai ne manquait pas matin et soir, de rappeler toujours à sa mère le *Pater* et l'*Ave* qu'ils devaient réciter ensemble pour le S. Père.

Un soir, au moment de réciter la prière accoutumée, la comtesse embrassa en pleurant son fils et lui dit : « Mon enfant, oh ! que nous avons besoin de prier avec ferveur ce soir pour le Saint Père ! Les malheurs que l'on craignait pour lui sont arrivés. Des brigands armés se sont emparés de Pie VI, il est prisonnier et on veut le conduire loin de Rome. » A ces paroles, l'enfant qui jusqu'alors avait écouté sa mère avec un attendrissement toujours croissant, se mit à pleurer avec elle, et joignant ses petites mains, pria avec toute la ferveur d'un ange. Puis s'étant relevé, les yeux encore pleins de larmes et avec une sorte d'hésitation : « Mais comment, demanda-t-il à sa mère, comment le bon Dieu peut-il permettre que le Pape qui est le représentant de Jésus-Christ son fils, soit si malheureux, et se voie réduit à être emmené prisonnier comme un malfaiteur, lui qui est si bon ? — Mon fils, répondit la mère, c'est précisément parce que le Pape est le Vicaire de Jésus-Christ, que Dieu permet qu'il soit aussi odieusement traité. Ne te rappelles-tu déjà plus l'histoire de Jésus que je t'ai racontée ? Le Divin Sauveur était la bonté même et pourtant, que d'ennemis n'eût-il pas ? Un jour

ils mirent les mains sur lui et, après lui avoir fait souffrir les plus atroces tourments ils le conduisirent à la mort. Eh ! bien, cher enfant, Dieu a souvent permis que les Papes, à l'exemple de Jésus-Christ, eussent à souffrir aussi de l'injustice des hommes, et c'est là ce qui arrive au Saint Pontife Pie VI. — Mais, ma bonne mère, répondit Jean-Marie, ceux qui maltraitent si barbarement le S. Père sont des pervers, il n'y a donc pas à prier Dieu pour eux, ne devrions-nous pas plutôt le prier de les punir ? — Mon fils, reprit la comtesse, nous ne devons demander à Dieu le châtement de personne. Ne te souvient-il pas de ce que faisait Jésus sur la croix ? Il pria pour ses ennemis et demandait à Dieu d'avoir pitié d'eux et de toucher leurs cœurs. C'est-là, j'en suis sûre, ce que fait à présent Pie VI, il faut nous unir à lui et intercéder auprès de Dieu pour qu'il convertisse tous ces insensés, qui ont porté la main sur le Saint Pontife. »

A cette douce invitation de sa mère, le jeune Mastai se remit à genoux et de sa voix enfantine répéta le *Pater* et l'*Ave* pour les ennemis de Pie VI.

Voilà, dignes Coopérateurs et Coopératrices, voilà un bel exemple à imiter dans nos familles.

## GRÂCES OBTENUES

par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Voici quelques autres preuves de la puissance et de la bonté de N. D. Auxiliatrice envers ceux qui recourent à elle avec confiance et lui promettent reconnaissance et amour. Puissent-elles servir à nous mieux préparer à la prochaine fête de l'Assomption, fête dans laquelle, depuis 1800 ans et plus, elle répand sur la terre, au profit de ses fils, les trésors de grâce dont Dieu l'a faite la dispensatrice.

1.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'arrive d'Aix, Dieu soit béni et N. D. Auxiliatrice aussi.

Notre chère petite est revenue à la santé. Sa pauvre mère commence à reprendre des forces et de l'espérance. Elle veut que je vous écrive pour vous remercier. Je le fais de grand cœur, en vous assurant de tout mon dévouement...

Je vous offre, mon révérend Père, tout l'hommage de mon respectueux dévouement.

JULIE DE PIERREFEU.

2.

Pietrapozzia (Sicile) 29 juin 1882.

RÉVÉRÉ MONSIEUR,

Un père de neuf enfants, parmi lesquels le sous-signé, fut frappé d'une terrible maladie ; on avait presque désespéré de le sauver, lorsque, grâce à

Rio-Janeiro, 24 mai 1882.

l'intercession de Marie Auxiliatrice le malade commença à aller mieux et se trouve maintenant complètement guéri.

En reconnaissance de ce fait, je vous prie de célébrer ou faire célébrer en l'honneur de Marie dans l'Eglise de Valdocco une Messe, à laquelle vous voudrez bien appliquer l'aumône ci-incluse.

*Votre serviteur et fils en J. C.*

ETIENNE DE BLASI.

3.

Turin, 15 juillet 1882.

Angèle Musso de Châteauneuf d'Asti, demeurant à la Ciotat en France, voyait avec douleur son mari atteint à l'épine dorsale, d'une maladie désespérée. Ne sachant plus que faire, elle se tourna vers la Très-Sainte Vierge Auxiliatrice et demanda de tout son cœur sa bénédiction. La grâce fut instantanément accordée; et le malade put bientôt se lever du lit et reprendre ses occupations ordinaires, auxquelles il se livre depuis six mois sans ressentir aucune incommodité.

4.

Voghera le 17 juillet 1882.

TRÈS-RÉVÉRÉ MONSIEUR,

Loué soit à jamais Jésus-Christ et sa Mère et la nôtre, Marie Secours des Chrétiens.

Comment pourrais-je être ingrat envers une bienfaitrice aussi grande que l'a été pour moi Marie Auxiliatrice? Une maladie de langueur ruinait la robuste et florissante santé de ma femme. Je ne savais plus à quel parti m'attacher, lorsque, l'on me suggéra de faire une neuvaine à Marie Secours des Chrétiens. Je m'empressai d'accepter ce conseil, et, avec ma femme et toute notre famille, avec la foi la plus vive, nous commençâmes une neuvaine. A la grande joie de toute ma famille et de tous nos amis, la malade commença, dès le second jour, à se trouver mieux; et, à la fin de la neuvaine elle se trouvait parfaitement guérie. Maintenant, désireux d'accomplir la promesse faite à la Bienheureuse Vierge Marie pour le cas où j'obtiendrais la guérison, je vous envoie l'offrande ci-incluse et vous prie de vouloir bien en disposer comme vous le jugerez convenable.

*Votre très-humble serviteur*  
BATICCHINI MAURO.

## LETTRE DU BRÉSIL.

Notre missionnaire D. Louis Lasagna est arrivé heureusement dans l'empire du Brésil, le 14 Mai dernier. Peu de jours après il écrivait à Dom Bosco la lettre suivante :

TRÈS-VÉNÉRÉ PÈRE,

Ecrire à D. Bosco fut toujours pour moi, comme pour tous vos fils, une tâche des plus émouvantes; mais, vous écrire pour la première fois du Brésil, vous écrire du sein de la capitale de ce vaste Empire, que la Providence nous a maintenant ouvert; c'est là, par le fait même, un événement d'une telle importance, d'une si haute signification, que mon âme débordé de mille affections diverses, que je ne pourrais jamais vous exprimer comme je les ressens.

Aujourd'hui, fête de Marie Auxiliatrice, dix jours à peine ce sont écoulés depuis que j'ai mis le pied dans cette ville de Rio-Janeiro; et déjà j'ai éprouvé des impressions si variées, des sentiments si profonds, que je ne sais par où commencer mon récit, afin de vous en donner une légère esquisse.

Avant tout, je dois en ce jour protester à la Vierge Auxiliatrice de ma sincère et tendre gratitude pour la protection toute spéciale dont elle nous a couverts, comme la plus amoureuse des Mères.

Notre navigation sur le bateau *Equateur*, de Montevideo à Rio-Janeiro, fut, au-delà de toute expression, heureuse et prospère. Nous sommes arrivés le 14 courant, au matin. Après avoir célébré la sainte Messe à bord, notre cher Théodore et moi, nous avons pris congé de nos compagnons de voyage, et plus spécialement de sa Grandeur Monseigneur Mocenni; nous sommes montés sur une petite barque et, glissant sur les eaux tranquilles du port, nous avons atteint le môle. Là, pour éviter les ennuis, inévitables pour des religieux, dans les grandes cités maritimes, où l'on trouve toute sorte de gens, nous nous sommes enfermés dans une petite voiture traînée par des mules, selon l'usage du pays, et nous nous sommes fait conduire directement au Séminaire, dans l'espoir d'y trouver Monseigneur l'Evêque, ou tout au moins, une personne chargée de le représenter. Notre espoir ne fut pas déçu; Sa Grandeur, Monseigneur Lacerda, avait fini la veille seulement de donner les exercices spirituels à son clergé. Fatigué et comme épuisé des fatigues qu'il lui avait fallu soutenir, il demeurait encore dans le Séminaire, au milieu des neuf abbés qui le composent, et en compagnie des très-zélés et excellents Pères Lazaristes, qui en sont les directeurs. Notre arrivée fut à peine annoncée à Sa Grandeur, qu'elle vint au devant de nous, les bras ouverts, les yeux étincelants de joie. Quel bon, quel saint prélat! Son accueil, plein d'une affection plus que paternelle, nous a donné la plus grande consolation; mais il nous a encore plus édifiés et profondément émus. Vous, qui, bien avant moi, l'avez pu connaître et admirer de près, lorsque en 1877, pendant plusieurs jours, vous l'avez eu pour hôte illustre, dans notre cher Oratoire de Turin; vous n'avez pas besoin que je m'arrête à vous parler de l'humilité, du zèle, et de la grande doctrine de Monseigneur Pierre Marie Lacerda, Evêque de Rio-Janeiro.

Mais vous aurez, j'en suis sûr, pour agréable que j'acquiesce ici un devoir de reconnaissance en rapportant son exquise bonté envers nous, sa grande dévotion à Marie Auxiliatrice et ses grandes espérances, je dirais presque la foi incroyable qu'il a dans la mission confiée par Dieu aux pauvres Salésiens. J'ai vu qu'il connaît à fond, et dans toutes leurs particularités, les choses de la pieuse Société Salésienne; sa bonté lui en fait parler avec amour, avec admiration, avec enthousiasme. Il était dix heures du matin lorsque nous eûmes le bonheur d'être embrassés et bénis par lui, et, jusqu'à dix heures du soir, il ne nous permit plus de nous éloigner un instant d'auprès de lui. Oh! si vous l'aviez entendu remercier Dieu de notre arrivée! Comme son cœur paternel se dilatait à la douce espérance d'avoir de l'aide pour recueillir et élever dans notre sainte Religion un si grand nombre d'enfants abandonnés, qui vont par troupes, vagabondant par les rues de cette ville populeuse, sans que personne s'occupe d'eux; sans personne pour les prémunir, ou, tout au moins, pour les aviser des périls immenses dans lesquels ils vont se perdre! Oh! si vous aviez entendu, avec quelle effusion de cœur il raisonnait sur les projets qu'il serait possible de réaliser au bénéfice de la jeunesse en péril! Dans son zèle, dans sa pastorale abnégation, il protesta cent fois être prêt à tous les sacrifices pécuniaires et personnels, afin d'obtenir l'hospice si désiré pour ses chers orphelins.

Notez, cher Père, que les enfants abandonnés ne manquent pas ici; oh! il y en a, il y en a un nombre effrayant; et cela, par diverses raisons. Plusieurs de ces raisons sont communes à toute ville grande, populeuse, toute entière à son commerce, à ses gains, à ses jouissances matérielles, et par conséquent profondément plongée dans la corruption et le libertinage; mais plusieurs de ces raisons aussi sont particulières au Brésil. Entre toutes, je me contenterai d'en mentionner deux: l'esclavage, qui règne encore ici; et la fièvre jaune, qui a fait beaucoup de ravages dans le passé, et reparait encore de temps en temps, pour répandre la désolation et l'épouvante dans les villes maritimes. — Oh! si je pouvais vous dire l'angoisse que j'ai éprouvée lorsque, parcourant de l'œil un grand journal de commerce, au milieu d'autres annonces d'objets à vendre; tels que maisons, chevaux, vaches, bœufs, j'en découvris aussi un très-grand nombre du genre de celles que je vous transcris ici, à la lettre et dans toute leur crudité:

*Rue N., n° N. à vendre un beau nègre de 14 ans, au fait de tous les services de table, etc. — A vendre, jeune fille nègre sachant faire la cuisine, laver et repasser; saine, robuste, de bon caractère..... A vendre.....* Oh! cela me fait mal au cœur de poursuivre. — Les esclaves valent 2 ou 3 mille francs chacun, et constituent par conséquent une grande richesse pour certains propriétaires qui ont des milliers de ces malheureux, employés dans leurs campagnes à la culture du café, du sucre, du cacao, du tabac, de la *mandroca* et d'autres productions spéciales à

ces contrées. Par conséquent, abolir d'un seul coup la servitude serait jeter dans la misère de très-riches familles, et ruiner entièrement l'agriculture qui, jusqu'à présent, a été, dans ce pays, exercée exclusivement par les esclaves.

C'est pourquoi le sage empereur du Brésil a pris un moyen terme; depuis onze ans, il a fait promulguer une loi qui déclare libres tous les fils qui, après la promulgation de la dite loi, naîtront de parents esclaves. Les malheureux parents doivent toutefois demeurer encore pour toute leur vie sous le domaine de leurs anciens maîtres. Ces enfants, ainsi favorisés, sont appelés *ingénus*; et, dans cette seule ville, ils sont déjà au nombre de 200 mille et plus, depuis onze ans! Pensez maintenant, cher Père, s'il y a besoin de nouveaux établissements pour les recueillir, les instruire et les diriger dans les voies du devoir et de la piété chrétienne!

Une autre cause d'effroyables malheurs fut, et n'a pas cessé d'être, la fièvre jaune qui a moissonné des milliers de victimes; spécialement dans la classe pauvre, mal nourrie, peu soignée, contrainte à vivre entassée dans des habitations mal propres, sans air et sans lumière. Et, quand les enfants échappent au fléau, qui s'occupe d'eux? — Quo de pauvres italiens, venus ici pour y chercher la fortune, y ont trouvé la mort! et leurs fils?... Celui qui sort dans les rues de la capitale trouve des centaines, des milliers d'enfants, sans abri, sans métier, sans parents, sans un ami. Ces enfants vont, vagabondant par les rues et les places, sur les rives de la mer, luttant avec la faim, et s'habituant au vol et à la dépravation, auxquels la misère et les scandales, qu'ils ont toujours sous les yeux, ne cessent de les pousser. La police en fait, de temps en temps, des razzias de deux ou trois cents à la fois, et les interne, au fond des vallées, ou dans les gorges des montagnes, les distribuant par force entre les propriétaires des grands établissements agricoles, connus sous le nom de *fazendas*; mais, peu après, la majeure partie, contraints sans doute par les mauvais traitements, ou poussés par leur naturelle aversion pour le travail, désertent en cachette et reparaissent dans la capitale, pour y recommencer la même vie de misères, jusqu'à ce que la prison, l'hôpital, ou, directement, la fosse du cimetière, leur offre un dernier et malheureux asile! Pauvre Evêque! A parler de toutes ces choses, il sentait ses entrailles s'émouvoir, et fondait en larmes! — Et moi?... — Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas être attendri; et je suis sûr qu'aucun des Salésiens, s'il se fut trouvé à ma place, n'aurait pu retenir ses larmes.

Je crains que cette lettre ne prenne les proportions d'un véritable volume! J'ai encore tant de choses à vous dire!! Et puis, toute la journée, je suis en va et vient continuel pour observer toutes choses; c'est seulement le soir, assez tard, que je puis, comme à la dérobée, prendre quelques notes sur les choses les plus dignes de remarque; et maintenant, vous écrire le tout m'est impossible. Allons! je choisirai de mon mieux et continuerai cette lettre à plusieurs reprises, la

nuit même s'il le faut. — Monseigneur, je le répète, a pour nous une affection, une estime supérieure à tout ce que je pourrais dire. Naturellement réservé, ami de la retraite et de la solitude, il semble avoir pour nous, changé de caractère et d'usages. Le lendemain de notre arrivée, il voulut, en personne, nous accompagner à la visite de l'immense hôpital de la Miséricorde, dirigé par les filles de S. Vincent de Paul. Cet hôpital est le plus splendide, le plus grand, le plus parfait que j'aie vu dans ma vie. — Puis il nous conduisit dîner chez les Pères Lazaristes, réunis tous, ce jour même, pour la fête de l'un de leurs plus distingués confrères, italien de nation. Le jour suivant, Monseigneur nous mena visiter l'hospice des enfants trouvés, où, sous la garde des bonnes sœurs de S. Vincent de Paul, nous en avons vu quelques uns, assez grands déjà, que ces bonnes religieuses n'ont pas le cœur de jeter sur le pavé. — De là, nous fûmes visiter une autre grand établissement, dirigé par les mêmes sœurs. Cet établissement comprend, un grand pensionnat pour les jeunes filles de famille, un vaste Refuge pour les jeunes filles pauvres, enfin un très grand hospice pour les femmes âgées. En somme c'est un institut des plus recommandables et de premier ordre, parini les œuvres de la bienfaisance chrétienne. Cet établissement fut fondé et inauguré au prix de grands sacrifices par le père de Monseigneur Lacerda, mort depuis plusieurs années. C'était un personnage remarquable de l'empire, un catholique d'une trempe et d'une abnégation sans pareilles. — Nous courûmes ensuite voir le célèbre couvent des Bénédictins, où nous saluâmes Monseigneur Mocenni, l'excellent Internonce dont je vous ai déjà parlé, si bon pour nous, si cher à tous ceux qui le connaissent. Enfin nous rentrâmes au Séminaire fatigués par de longues courses et de longs entretiens. Oh ! le but du vénérable Evêque était clair, évident ; il voulait, dès le principe, nous frapper si vivement à la vue du grand bien qui se fait et peut se faire en ces contrées, que cette impression profonde ne nous permit plus de nous décourager lorsque nous verrions ensuite le côté noir et rebutant. — J'allais oublier de vous dire que, dans notre promenade du jour précédent nous avons aussi visité les braves Capucins dans leur très-beau couvent placé sur le sommet d'une colline élevée du haut de laquelle ils peuvent embrasser d'un seul regard le grand port et la cité toute entière. Ils sont de nationalité italienne, d'un grand zèle, d'un excellent cœur, ils furent aussitôt nos amis je dirais presque nos frères. C'est l'empereur lui-même qui, plein de confiance en leur esprit de sacrifice, les fit venir à ses frais et leur confia l'évangélisation des sauvages de quelques provinces. Ils ont déjà fait et font encore un grand bien. Dans la ville, leur église est la plus fréquentée ; c'est, celle où il y a le plus de dévotion, et je dirais presque la seule où les Sacraments soient un peu fréquentés. Mais ils sont peu ; plusieurs succombent dans les fatigues apostoliques et personne n'arrive d'Italie pour les remplacer. Ici, dans la ville, la plupart

sont de vieux vétérans, affaiblis, chargés d'infirmités, et quelques uns prématurément ruinés par les privations, par les mauvais jours passés dans les forêts où ils eurent à lutter avec l'intempérie des saisons et avec la faim ! Oh ! je me serais jeté cent fois à leurs pieds, tant je fus ému et enthousiasmé par la vue de ces vénérables vieillards, vrais athlètes de la foi qui de leurs propres mains ont baptisé des milliers d'infidèles ! Oh ! où sont les nouveaux missionnaires, les nouveaux héros qui se sentent le cœur de descendre dans l'arène, où ceux-ci recueillirent tant d'âmes pour Jésus-Christ, tant de couronnes pour eux-mêmes ? Oh ! *quam speciosi pedes evangelizantium bona, evangelizantium pacem ! ! !*

Le mercredi 17 mai, de bon matin, après la célébration de la sainte Messe, nous sortîmes du Séminaire, et accompagnés des Pères Lazaristes et de leurs élèves séminaristes nous nous dirigeâmes vers les montagnes hors de la ville. Monseigneur l'Evêque voulait que nous fissions l'ascension du mont Tjuca, et que redescendant par son versant opposé nous puissions voir ses deux célèbres cascades. C'est une promenade enchantée. Nous arrivâmes avec le *tramway* jusqu'au pied de la montagne, puis montant sur une espèce de char *omnibus* traîné par des mules nous montâmes par une grande route à lacets qui déroule ses spires jusque sur la crête de la montagne ; toujours entre villas et jardins tous plus beaux les uns que les autres. Arrivés à la cime nous laissâmes le véhicule et nous mêmes à descendre par des sentiers qui vont de rochers en rochers à travers des futaies obscures, nous suivions le sourd murmure que faisait l'onde d'un torrent en se précipitant de roche en roche. A travers des précipices d'une profondeur effrayante nous arrivâmes après une heure et demie de fatigues au fond d'une petite vallée où nous fûmes assourdis par le bruit que chacun peut s'imaginer devoir être produit par une grande masse d'eau de vingt mètres de largeur qui se précipite d'une hauteur de 50 mètres sur le rocher nu, soulevant bien haut une écume des plus blanches et faisant rejaillir jusqu'à une grande distance une pluie très-fine qui venait nous arroser le visage et les mains. Je demeurai comme en extase, absorbé dans la contemplation de ce sublime spectacle de la nature. Le soleil dardait ses rayons sur la cascade, réfractés par ces eaux de la plus extrême blancheur ils nous aveuglaient et nous offraient en même temps les couleurs les plus belles et les plus variées. Tout autour de la cascade et sur le sommet de la montagne il y a des bois très-épais ; des futaies d'une tige très-élevée, d'une splendide chevelure, qui font sur la tête du voyageur, une voûte presque impénétrable aux rayons du soleil. Et pourtant au pied de ces arbres croissent cent espèces de petites plantes aux feuilles très-larges, d'herbes vigoureuses et de qu'on ne s'entretenant et se pressent si bien qu'ils ne permettent pas de faire un seul pas partout où la hache et la scie n'ont pas ouvert un sentier. A travers cette verdure, au milieu de ces plantes, à la cime de ces arbres, que d'oi-

seaux, des couleurs et des formes les plus variées et les plus curieuses ! Et, pour tout dire, à travers ces broussailles, au milieu de ces énormes buissons, que de reptiles, que d'énormes serpents effrayants à voir !! Plus loin on voit des troupes de singes qui jouent dans les branches des arbres, se balancent en se suspendant à ces branches et font aux passants les grimaces les plus laides et les plus drôles du monde. Plus loin encore commence le royaume des tigres, des serpents boas et de cent autres gros animaux dont j'aurais l'occasion de vous parler plus au long dans d'autres lettres. Tout ici est grand, tout est merveilleux, tout est nouveau pour nous ! Quel contraste entre les immenses plaines des Pampas et de la Patagonie, et ces interminables chaînes de montagnes ! Quelle différence entre ces plaines sans fin, sans un arbre, sans un pli de terrain, et les forêts vierges, les arbres gigantesques, les futaies immenses du Brésil !... Mais, je me perds ; revenons à nous.

Il nous fallut deux heures et demie pour remonter. Sur la montagne nous attendait une vive et gaie compagnie de prêtres de la Mission avec d'autres de leurs amis, ils avaient préparé sur le parapet d'un pont merveilleusement ombragé un joyeux goûter, selon l'usage du pays. Assis çà et là, en petits groupes sur le bord de la route, nous nous restaurâmes avec un appétit digne d'envie, chacun se plaisait à retracer ses impressions. La bonne humeur ne manquait pas et savait assaisonner ces récits de saillies si spirituelles et si plaisantes qu'elles nous faisaient éclater tous en agréables et bruyants éclats de rire, répétés mille fois par les échos des montagnes et allant se perdre dans le lointain.

Mais il faut que je finisse maintenant, avec l'espoir de vous écrire de nouveau dans peu de jours. J'ajouterai seulement que les prêtres de la Mission, de l'ordre de S. Vincent de Paul, qui nous offraient cette agréable collation avec une affection vraiment fraternelle, sont ici assez nombreux et aussi courageux que zélés. Ils ont la direction du grand et du petit Séminaire, et ils distribuent l'enseignement avec le plus remarquable talent. Ils ont la direction spirituelle des très-nombreuses Filles de la Charité et de tous les établissements confiés à ces religieuses ; par conséquent ils sont, toute la journée, dans les asiles, les hôpitaux, les refuges, confessant, catéchisant, prêchant, avec une abnégation au-dessus de tout éloge. — Ils vont en avant, toujours en avant, au milieu des périls, au milieu des épidémies, ils ne reculent jamais... ils ne savent pas ce que c'est que la peur. Quelques uns ont succombé ; mais d'autres sont accourus prendre leur place ; ils se disputent la palme du martyre, j'entends, du martyre de la charité chrétienne. Non seulement ils nous édifient et nous animent par leur exemple, mais encore ils montrent pour nous la plus extrême bienveillance. Il leur tarde de nous voir ouvrir notre hospice dont ils voient l'extrême nécessité. Leur Supérieur m'a comblé déjà de témoignages affectueux, d'encouragements, de secours de tous genres. C'est pourquoi, je le recommande lui et tous ses compagnons aux prières

de D. Bosco et de tous ses fils. Et maintenant en voilà bien assez !

Cette lettre vous arrivera vers la fête de Saint Jean, c'est-à-dire pour le jour même de votre fête. Bien-aimé D. Bosco, je voudrais qu'en ce saint jour, des bénédictions sans nombre pussent pleuvoir sur vous ; je voudrais que de toutes parts vous arrivassent encouragements, secours et consolations comme vous le méritez si bien. Je désire une autre année me trouver auprès de vous en cette occasion, mais seulement pour recevoir de vos lèvres une seule parole, une de ces paroles qui sont le feu qui enflamme et la lumière qui conduit. Oh que j'en aurais besoin maintenant !

Adieu bien cher Père, le cher Théodore, moi-même et tous vos autres fils nous nous mettons à vos pieds pour recevoir votre bénédiction ; puisse-t-elle bientôt revenir vers vous sous forme des fruits les plus abondants du salut des âmes et de gloire rendue à Dieu, à la Très-Sainte Vierge et à S. François de Sales.

En un jour si solennel, j'ose vous prier de présenter mes plus affectueux compliments à tous nos confrères, à tous les Coopérateurs qui, soit en personne, soit au moins de cœur se serrent autour de vous pour appeler sur vous en ce jour de votre fête tous les biens du ciel et de la terre. — Dites leur de me pardonner si je ne puis leur écrire comme je le voudrais.

Adieu Père bien-aimé, adieu.

*Votre tout dévoué et tout affectionné*

LOUIS LASAGNA, *prêtre.*

## PROCÈS-VERBAL DE L'ÉRECTION

DE LA

### STATUE DE PIE IX

dans l'Eglise de S. Jean l'Évangéliste à Turin.

Pour servir un jour à l'histoire, nous croyons bien faire de reproduire ici le procès-verbal suivant :

« Le 25 du mois d'avril de l'an de grâce 1882, le cinquième du glorieux et savant Pontificat du Pape Léon XIII, le cinquième du règne d'Humbert I notre Roi, le 11<sup>e</sup> de l'Épiscopat de Monseigneur Laurent Gastaldi, Archevêque de Turin, dans la nouvelle Eglise de S. Jean Apôtre et Évangéliste, sur le cours Victor Emmanuel II, à Turin, tout près du temple Vaudois, a été placée sur sa base la statue de marbre blanc de Carrare, représentant l'immortel Pie IX, de toujours chère et vénérée mémoire, au moment où il approuve et bénit la pieuse société de S. François de Sales. La statue est due au ciseau de François Confalonieri, de Milan.

« Cette statue et l'édifice sacré qui, dans peu de temps, sera dédié à Dieu en l'honneur de l'Apôtre honoré par notre Sauveur d'un amour de prédilection et dont Pie IX avait reçu le nom au baptême, doit servir, comme le dit l'inscription

gravée sur le piédestal, de monument d'amour et de reconnaissance des Salésiens et de leurs généreux Coopérateurs envers l'incomparable Pontife qui par son amour et ses bienfaits se montra toujours pour eux un Père véritable. »

Dans une cavité pratiquée à la base de la statue ont été placés quelques souvenirs ; diverses médailles et monnaies de peu de valeur, un exemplaire du plan de l'Eglise, quelques numéros de la publication mensuelle, intitulée *Bulletin Salésien* ; numéros dans lesquels on parle de cette statue ; enfin quelques portraits de personnes remarquables. On aurait désiré honorer cette cérémonie de toute la pompe d'une solennité particulière, mais des raisons de haute prudence que la postérité saura bien apprécier ont déterminé à s'abstenir. Etaient présents toutefois divers Coopérateurs Salésiens et bienfaiteurs de cette Eglise.

Le procès-verbal signé sur parchemin fut, avec les autres souvenirs, renfermé dans un tube de verre et placé dans la cavité préparée pour le recevoir. Cela fait les ouvriers, dirigés par le sculpteur lui-même, mirent la main au treuil et avec une précision extrême ils soulevèrent la statue du poids de 350 myriagrammes et la déposèrent au lieu qu'elle occupe maintenant et où elle doit demeurer objet de l'admiration et peut-être, avant peu, de la vénération des fidèles.

## PATRONAGE DE SAINT PIERRE À NICE.

Le lundi 10 juillet dernier, a eu lieu une cérémonie solennelle et touchante au Patronage Saint Pierre à Nice. Monseigneur l'Evêque daignait y célébrer la Messe de la Communion générale à l'occasion de l'exercice de la bonne mort et donnait ensuite la confirmation à une trentaine d'enfants de l'Etablissement. Sa Grandeur a daigné également adresser à tous les enfants et à la nombreuse assistance qui les entourait, une chaleureuse allocution sur le trésor de la foi, et la nécessité d'en conserver le précieux dépôt dans un sentiment de durable gratitude.

La cérémonie embrassait aussi le baptême, sous condition, d'un des orphelins du Patronage âgé de 12 ans. On sait combien sont riches et magnifiques les formules de la sainte liturgie en ces circonstances.

Au sortir de la chapelle, Monseigneur remettait à M. Levrot le brevet de chevalier de Saint Grégoire le Grand au nom du Souverain Pontife. M. Levrot est un des plus zélés bienfaiteurs de notre œuvre à Nice ; ce qu'il a fait pour elle sera raconté ici quelque jour, et mérite d'être conservé en exemple pour les âmes chrétiennes.

Après le départ de Monseigneur l'Evêque, on s'est réuni de nouveau dans la galerie extérieure, nouvellement construite, afin de solenniser en famille l'honneur qui venait d'être accordé à notre ami de toutes les heures. M. le chanoine Bensa, vicaire général, présidait, et a donné lecture du bref pontifical, au milieu des applaudissements et des félicitations des enfants, de leurs maîtres et de toute l'assistance. La musique fit entendre ses

plus joyeuses fanfares. M. Levrot adressa alors quelques paroles à l'assistance et finit en disant : « Je suis, par la grâce de notre Saint-Père le Pape, chevalier de S. Grégoire ; mais j'entends bien être surtout le chevalier de Dom Bosco, le chevalier Salésien, et comme tel je me propose de continuer à soutenir, à repandre et à défendre les œuvres Salésiennes en véritable chevalier. »

Le jeudi suivant, un grand banquet fut donné par l'élu à tous nos amis, en continuation et en couronnement de la fête. Les enfants de l'orphelinat en avaient leur juste part. Après plusieurs toasts dictés par le cœur, Monseigneur Postal se lève et va attacher à la boutonnière du nouveau chevalier la croix que les enfants du Patronage avaient tenu à lui offrir.

Nous n'oublions pas ces deux belles journées, et nos Coopérateurs et Coopératrices s'uniront à nous pour remercier Sa Sainteté Léon XIII de ce qu'il a daigné faire en faveur de l'Orphelinat Salésien de Nice.

## INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria*, en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

### Mois de Septembre.

4. S. Rose de Viterbe.
7. Patronage de la Très-Sainte Vierge.
8. Nativité de Marie.
10. S. Nom de Marie.
17. Fête des sept Douleurs,
21. S. Mathieu, apôtre et évangéliste.
24. Notre Dame de la Merci.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gernat JOSEPH FERRARI